

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 43 (1898)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Le général Amédée de la Harpe [suite]  
**Autor:** Secretan  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337517>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LA HARPE

(Suite <sup>1</sup>.)

### La bataille de Loano.

(1795)

Au mois de novembre 1795, l'armée française reprit l'offensive.

La paix signée avec l'Espagne avait permis de renforcer l'armée d'Italie d'une douzaine de milliers d'hommes rendus disponibles à l'armée des Pyrénées et de quelques bataillons tirés de l'armée du Rhin, ce qui en porta l'effectif total à environ 30 000 hommes. Les renforts arrivèrent à Nice sous la conduite des généraux Charlet et Augereau. En même temps, Kellermann, tombé en disgrâce pour n'avoir pas accepté sans observation un plan d'offensive qu'on lui avait envoyé tout fait de Paris, avait été remplacé par le général Scherer, commandant en chef de l'armée des Pyrénées.

Scherer jugea avec raison que l'armée française ne pouvait pas rester pendant tout l'hiver sous l'impression déprimante des défaites subies au cours de l'été. Avant de prendre ses quartiers d'hiver, il entendait se remettre en possession de la crête et du revers septentrional des Apennins, afin de pouvoir partir de là, au printemps, pour une vigoureuse campagne dans les plaines du Piémont et de la Lombardie.

Pour attaquer la ligne austro-sarde, fortement retranchée sur tous les points, le général Scherer avait combiné un premier plan de bataille dans lequel le rôle important était assigné au général La Harpe, promu au commandement d'une des divisions de la droite, en remplacement du général Séru-

<sup>1</sup> Voir livraisons d'août et de septembre 1898.

rier, qu'on préférerait avoir à l'aile gauche, dont il connaissait le champ d'opérations. Avec trois brigades sous les ordres des généraux Gouvion St-Cyr, Miollès et Pelletier, La Harpe devait manœuvrer au centre de la ligne, pénétrer comme un coin entre les Autrichiens et les Sardes, et rejeter les premiers sur Acqui, les seconds sur Ceva. La perspective de mener au combat une belle et nombreuse troupe et de jouer un rôle décisif dans une vaste action d'ensemble avait mis un rayon de joie dans le cœur attristé du nouveau divisionnaire. Il désirait surtout que son fils fût présent à l'armée pour ce jour de gloire et y reçût, sous ses yeux, le baptême du feu. La lettre suivante, écrite quelques jours avant la bataille, à son cousin Frédéric-César, nous montre la joie du vaillant soldat :

ARMÉE D'ITALIE. LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au quartier général d'Ormea, le 12 Brumaire l'an 4  
de la République française une et indivisible.

*Amédée La Harpe, général divisionnaire, commandant,  
à son cousin Frédéric.*

J'ai reçu, mon cher ami, tes deux dernières, la première sans date, la deuxième du 20 octobre. J'attends mon fils avec la plus vive impatience, d'autant plus que nous sommes à la veille d'un bal charmant, comme il n'en a point vu en Suisse, dans lequel je fais une entrée de ballet superbe. Je serais bien aise pour plusieurs raisons qu'il fût spectateur et acteur.

Pour quitter le style emblématique, je te dirai que, sous peu de jours, nous aurons une bataille générale contre toute l'armée autrichienne et la gauche de la Piémontaise. Mon rôle est superbe et met le comble à la bonne opinion que l'on a de moi. A la tête de douze mille grenadiers et chasseurs, je coupe en deux l'armée piémontaise, tombe sur leur flanc gauche, l'enlève, le culbute et, malgré leurs redoutes qu'ils regardent comme inexpugnables, leurs retranchements hérissés de canons, je compte, sans que mon corps de bataille tire un seul coup de fusil, réussir, et cela au moyen de mon arme favorite, laquelle m'a toujours réussi, la bayonnette. Après quatre camps retranchés enlevés, je marcherai sur la réserve autrichienne. Au moment où je l'attaquerai, toute notre ligne chargera la leur à la bayonnette. Ce sera le coup décisif, le tombeau des Français ou l'anéantissement de l'armée de de Vins.

J'exécute peut-être le coup le plus hardi qui ait eu lieu dans cette guerre, mais, soldat, je ne connais point de danger, général, je ne le vois que pour tâcher de le diminuer et de triompher.

Voici ce que le général en chef m'écrit le 8 :

« Vous êtes brave, vous êtes intelligent, je ne vois que vous que je puisse charger de cette commission aussi périlleuse que glorieuse... »

Par sa lettre d'hier, il me dit :

« Si mes nouvelles instructions vous ont fait plaisir, mon brave général, votre lettre du 10 ne m'en a pas fait moins. J'y ai vu la noble ardeur et la juste

confiance d'un général en ses troupes et en ses propres moyens. Aussi est-ce sur vous principalement que je compte dans cette grande affaire. Vos lauriers de Toulon, Cairo et Vado vous ont élevé aux premiers grades de l'armée : que ceux que vous cueillerez à... et à... achèvent votre réputation militaire. Les ennemis vous craignent et vos braves troupes sont accoutumées à vaincre sous vos ordres et à les voir fuir devant elles...

« Adieu, mon brave camarade ; la France a les yeux sur vous. Croyez que ce sera avec une bien douce satisfaction que je transmettrai de la manière la plus éclatante à la Convention et à la France entière les hauts faits qui auront rendu cette journée illustre .. »

Il est doux, mon ami, pour un brave homme, de jouir d'une telle réputation, plus doux encore de la soutenir après l'avoir méritée. Aussi, j'espère que ma première t'apprendra la victoire la plus signalée. Elle dépend de moi puisque ce ne sera qu'après avoir enlevé quatre redoutes et livré trois combats que la ligne s'ébranlera. Si j'échoue, tout est dit. Mais je réussirai, j'en ai le pressentiment dans mon cœur et la certitude dans l'impatience de mes troupes, la plupart témoins plusieurs fois de ma conduite et dont je possède la plus entière confiance.

Stettler est dans le premier corps d'armée sur lequel je tombe : j'espère faire vendre des étoffes noires en Suisse. Dans le fort du combat, je les égorgerai moi-même ; rendus, ils trouveront chez moi un frère et un protecteur<sup>1</sup>. Soixante mille hommes danseront ce jour-là : la fête sera complète. Je t'écrirai après l'affaire, peut-être pas au premier instant, parce que je serai écrasé de fatigue et que, si j'ai le bonheur de les culbuter, je veux les presser à outrance, sans leur laisser le temps de se rallier. Si cela est en mon pouvoir, cette armée sera détruite.

Ton ami

LA HARPE.

Afin d'amener ses troupes au degré voulu d'enthousiasme et d'ardeur, le général leur adresse, le 21 brumaire, un ordre de division intéressant à connaître, parce qu'il nous montre bien comment La Harpe entendait la bataille. Les instructions qu'il donne seront d'ailleurs généralisées plus tard par Scherer

<sup>1</sup> Les notices biographiques publiées sur le général La Harpe relatent que les officiers du régiment bernois Stettler au service du Piémont furent faits prisonniers à Mondovi, que le général leur aurait fait le meilleur accueil et que, sans songer à reprocher à quelques-uns d'entre eux d'avoir jadis voté sa proscription, il leur aurait dit : « J'espère, messieurs, que nous nous reverrons un jour, en Suisse, comme bons amis. » Voir : *Notice sur la famille de la Harpe*, par Edmond de la Harpe, Lausanne 1884, ou bien encore : *Notice sur le général Amédée La Harpe*, publiée dans le n° 78 de la *Décade philosophique, littéraire et politique*, et qui doit être de la main de Frédéric-César de la Harpe. Nous ignorons à quelle date et dans quelles circonstances ce fait aurait eu lieu.

La bataille de Mondovi a été livrée le 22 avril 1796 et c'est bien dans cette affaire que le régiment bernois Stettler a été fait prisonnier (voir *Correspondance de Napoléon*, t. I, p. 197), mais La Harpe n'y assistait pas. Il était à ce moment sur l'aile droite de l'armée, à Montebiasco. La veille au soir, Bonaparte lui avait donné l'ordre de s'y porter en toute diligence avec deux demi-brigades (*Correspondance*, t. I, 193). Le 23, Bonaparte lui enjoignit de se porter le lendemain à Niella.

pour toute l'armée d'Italie dans son ordre d'armée du 24 pluviôse, an IV<sup>1</sup> :

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Le 21 brumaire, an 4<sup>e</sup> républicain.

*Le général divisionnaire La Harpe aux frères d'armes de sa division.*

Il est temps, mes camarades, que nos maux cessent, que nous sortions de cet état d'inaction si peu fait pour des républicains qui depuis deux ans volent de triomphe en triomphe. Le moment est enfin arrivé. Nos braves frères du Rhin et des Pyrénées, joints à nous, assurent notre victoire. Elle est en nos mains. Mes camarades, nous allons marcher à l'ennemi, combattre ces mêmes troupes qu'avec l'aide de mes braves frères j'ai déjà battu à Cairo et à Vado, et que nous battons pour la troisième fois. Pensez que c'est pour la liberté que vous allez combattre, qu'en écrasant cette armée autrichienne vous accélérerez l'instant fortuné de la paix qui doit nous rendre à nos foyers et à nos familles. Animés par ces deux mobiles, nous serons invincibles.

Que votre impétuosité soit tempérée. Ecoutez, obéissez à la voix de vos chefs. Ils doivent avoir votre confiance puisqu'ils combattent pour la même cause et s'exposent comme vous.

Je défends à tout officier de quitter sa compagnie et son corps sous peine d'être livré sur le champ au Conseil militaire pour être jugé suivant toute la rigueur des lois.

Je défends de même à tout individu de piller sous quelque prétexte que ce soit, ni d'entrer dans aucune maison, sous peine d'être jugé de même, tout de suite. Nos succès ou notre perte dépendent de cette mesure, puisque si l'on se livre au pillage l'on se débande, et l'ennemi en profiterait pour nous attaquer et nous battre. Je rends les généraux de chaque colonne responsables personnellement de cette partie essentielle de la discipline. C'est à eux à étendre cette responsabilité sur tous les officiers sous leurs ordres et à faire juger et exécuter les coupables. Le général en chef, par sa lettre du 8, défend tout pillage sous peine de mort.

Pour épargner le sang français, accélérer et décider la victoire promptement, les généraux et commandants de colonnes défendront sévèrement de tirer un seul coup de fusil. Les troupes légères, en avant, seront seules à fusiller. Les corps de bataille devront charger à la bayonnette et sauter sur l'ennemi sans tirer un seul coup. Je le réitère et ne puis trop le répéter, la bayonnette est l'arme du Français et la terreur de l'ennemi ; elle sera toujours en nos mains le signal certain de la victoire.

Après chaque attaque, les généraux et commandants de colonnes rallieront

<sup>1</sup> Voir les ordres de Scherer dans les *Mémoires de Masséna*, t. 2, p. 421. Scherer enseigne que la division d'infanterie, formée d'une demi-brigade d'infanterie légère et de quatre demi-brigades d'infanterie de ligne, combattant dans la plaine, déploiera devant tout son front la demi-brigade légère qui, en ordre dispersé, fera feu en avançant, cela jusqu'à cinquante mètres de la position ou de la ligne ennemie. Les quatre demi-brigades de ligne suivront avec leurs douze bataillons déployés en front de bandière sur trois rangs. Au moment de l'attaque, elles se déploieront, dans chaque bataillon, en colonnes par divisions ou par pelotons, et marcheront au pas de charge, la bayonnette croisée, pour traverser la ligne des tirailleurs et se jeter sur l'ennemi.

sur le champ leurs troupes, tant pour résister avec succès à l'ennemi s'il venait attaquer que pour pouvoir mieux profiter de la victoire s'il est en désordre.

A mettre à l'ordre.

LA HARPE.<sup>1</sup>

La Harpe était sans cesse préoccupé de combattre le pillage et la maraude et de préserver des maux de la guerre le pays occupé. Le 15 floréal de l'an II, il adressa d'Ormea à ses chefs de corps l'ordre suivant, où se retrouve l'ancien seigneur et agronome du domaine des Uttins :

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Commandant, fais en sorte que les soldats sous tes ordres ne coupent que les châtaigniers sauvages et les autres arbres ne portant pas du fruit. Les habitants, dont la seule nourriture sont les châtaignes, leur indiqueront volontiers les bois qu'ils peuvent faire sans porter préjudice au pays.

Ormea, le 15 floréal, l'an 2<sup>e</sup> de la Rép. f<sup>e</sup> une et indivisible.

Le général de brigade : LA HARPE.<sup>2</sup>

Cependant, le plan de bataille du général en chef n'avait pas plu à Masséna. Il ne lui ménageait pas dans l'action projetée un rôle suffisamment en vue. Scherer le lui ayant soumis, il en critiqua certaines déficiences, mais, dit-il dans ses *Mémoires*, « comme toutes ses troupes étaient destinées à de » fausses attaques, qu'on ne lui avait réservé aucun rôle mar- » quant dans cette longue série d'opérations, qu'au contraire » on avait confié à La Harpe, jusqu'alors son subordonné, la » conduite des plus délicates, il n'insista pas, de peur de voir » attribuer à la jalousie ou à un sentiment d'amour-propre » déplacé ce qui était chez lui effet de zèle et de conviction, » Masséna, d'ailleurs sincèrement attaché à La Harpe et recon- » naissant sa grande capacité, était charmé des preuves de » confiance que le général en chef lui accordait ».

Scherer comprit à demi-mot, et comme Masséna était un personnage à ménager, il lui tailla, dans son dernier dispositif, une part plus importante. Il lui donna le commandement de tout le centre qui à lui seul comptait, avec 15 000 hommes,

<sup>1</sup> L'original de ce document se trouvait, en 1840, dans la collection d'autographes de M. du Boisaymé, ancien député et membre de l'Institut, à Meylan, près Grenoble, lequel le tenait de son beau-père, le colonel Itier, ancien officier aux ordres du général La Harpe. Il en existe une copie aux archives de Rolle.

<sup>2</sup> Collection du Boisaymé. — Se trouve aussi aux archives de Rolle.

plus de la moitié de l'armée, et plaça les deux divisionnaires La Harpe et Charlet sous les ordres du futur maréchal de l'Empire.

La Harpe saisit fort bien ce qui s'était passé, mais il était trop généreux et trop désintéressé pour en prendre ombrage. A la tête des 5200 hommes de sa division, il fit son devoir comme il l'avait fait toujours, payant de sa personne, menant lui-même, l'épée haute, ses colonnes à l'assaut et portant des coups terribles à l'ennemi. Et Masséna eut du moins cette loyauté de rendre justice à son camarade dans le rapport de combat qu'il adressa au général en chef sur la bataille de Loano :

Il n'est point, général, d'expression assez forte, écrit-il, pour exprimer le courage du soldat ; les fatigues qu'il a essuyées, l'intrépidité qu'il a montrée dans les combats, son adresse, son ardeur et son dévouement pour la cause de la liberté sont au-dessus de tout éloge, et doivent faire pâlir et trembler les tyrans coalisés. Le général La Harpe, dont les talents militaires sont connus, mérite les plus grands éloges ; après avoir enlevé Monte-Lingo, il fit attaquer avec la plus grande intrépidité la droite de Roccabarbene et contribua beaucoup par là à forcer ce point, le plus important de la ligne de l'ennemi...

La bataille de Loano fut engagée le 23 novembre 1795 contre la ligne imposante, occupée et retranchée par les Autrichiens entre le col de San-Bernardo et Loano. Tandis que la division du général Sérurier, à l'aile gauche française, contient les Piémontais dans la vallée du Tanaro et tente de s'emparer du col de San-Bernardo, Masséna s'apprête à lancer ses trois divisions, par Bardinetto, entre les Sardes et les Autrichiens. Il a 12 000 hommes sous ses ordres. Il les concentre, dans la nuit du 22 au 23, à l'insu de l'ennemi, en trois masses : Charlet, avec 4000 hommes, sur le mont Guardiola, à l'aile droite ; Bizanet, avec 3500 hommes, au centre et en réserve, à Croce Lumaira ; Laharpe, avec 5000 hommes, au Bric Curlo, à l'aile gauche.

Vers quatre heures de la matinée du 23, l'avant-garde de La Harpe commence l'action en enlevant un poste d'une cinquantaine de Piémontais aux granges de Praetto, tandis que le gros gagne, par deux colonnes, Dondella, le mont Lingo et la tête de la Bormida. La division Charlet et une partie de la réserve s'emparent de Rocca Barbena et rejettent les Autrichiens sur Bardinetto. A dix heures du soir, Masséna occupe Melogno et San-Giacomo, et, à minuit, il se met en marche

pour les hauteurs de Pantaleone, afin de prendre à revers l'armée autrichienne, aux prises, dans la Rivière de Gênes, avec le corps d'Augereau. Il y arrive le 24, à la pointe du jour, et fait dans la soirée sa jonction avec Augereau, sur les hauteurs de Gora, tandis que les Autrichiens, battus et démoralisés, se retirent sur Savone et de là sur Montenotte et Dego.

La poursuite des Austro Sardes dura jusqu'au 30 novembre. Les Piémontais furent refoulés jusqu'à Ceva, qui faillit tomber aux mains des Français. Mais Scherer ne put pas épuiser son succès, faute de moyens de transport pour les vivres et l'artillerie que le siège de Ceva paraissait exiger. Pendant ces sept jours de marches et de combats, les Austro-Sardes perdirent 4000 hommes, tant tués que blessés, 6000 prisonniers, cinq drapeaux, une cinquantaine de canons, une centaine de caissons et d'importants approvisionnements.

Cependant, cette victoire n'eut d'autre résultat que de replacer les deux armées dans la situation qu'elles occupaient au début de l'année. Scherer reconnut bientôt l'impossibilité où il était de nourrir son armée dans la plaine piémontaise, au nord de l'Apennin. Il tirait tous ses vivres, le peu qu'il en avait, des ports du littoral et n'aurait pas su comment s'y prendre pour les faire parvenir aux troupes par-dessus la montagne. Il résolut donc de reprendre ses quartiers d'hiver dans la Rivière, se bornant à faire garder les cols de l'Apennin par des détachements qui, à tour de rôle, baraquaient sur les hauteurs. La division La Harpe, brigades Pijon, Ménard et Saint-Hilaire, forte de 5750 hommes présents, sur 12 500, va cantonner à Savone, en première ligne, avec ses avant-postes sur les crêtes de Monte-Negino, par Cadibona, à San-Giacomo. La division Meynier est, en deuxième ligne, à Finale, avec ses avant-postes jusqu'à Melogno. Les divisions Augereau et Sérurier s'établissent le long de la côte et dans la vallée du Tanaro, avec un fort détachement à Garessio, au delà du col du St-Bernard. Les divisions Marquard et Garnier occupent le bassin de Tende, les vallées de la Vésubie, de la Tinée et du Var. Enfin, une vingtaine de mille hommes sont échelonnés de Vintimille à Marseille. L'armée est censée de 107 000 hommes, mais, à la fin de décembre, 56 000 seulement sont présents sous les armes, 33 000 environ sont dans les hôpitaux ou absents, 3800 ont été embarqués sur les vaisseaux de l'escadre, à Toulon.



Avec l'hiver recommença pour l'armée d'Italie une nouvelle série de calamités. Les villes de la côte n'étaient ni assez grandes ni assez riches pour fournir le logement aux troupes. La ville de Savone seule offrait quelques ressources et elle ne pouvait recevoir que 2500 hommes à peine. Voltri, Finale, Albenga, La Piétra, Noli, Vintimille, Menton étaient des bourgades sans bâtiments propres à servir de casernes. Grâce à la victoire de Loano et aux magasins autrichiens capturés à Finale, le soldat eut du pain, mais la viande et l'eau-de-vie manquaient, et l'habillement, la chaussure ne purent être réparés. Le service sanitaire et celui des transports étaient misérables, en sorte qu'à la fin de l'hiver, et encore que victorieuse, affaiblie par les désertions et démoralisée par la misère, l'armée n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le centre de la ligne et l'aile gauche, cantonnés dans la montagne, étaient dans une situation plus triste encore que les troupes de la droite. Les soldats, à moitié nus, étaient sans paille, sans bois, sans vivres, dans de misérables villages ruinés par la guerre. « Il est dû à l'armée, » écrivait Scherer au Directoire, près de trois mois en numéraire ; l'officier meurt de faim comme le soldat ; les généraux partagent la misère commune et n'osent se montrer aux troupes, craignant les plaintes et les reproches ; car l'indiscipline, suite naturelle d'un dénûment complet, se glisse dans les rangs de l'armée. Sans avoir eu aucune affaire où la cavalerie ait donné, nous avons perdu depuis huit à neuf mois 6 à 7000 chevaux ou mulets ; pas un seul régiment de cette arme ne sera dans le cas de faire la prochaine campagne. On ne veut pas recevoir d'assignats et la caisse est absolument vide. » Et le 24 janvier 1796, dans une lettre à Le Tourneur, le général en chef écrivait : « Nous n'avons pas un seul transport ; si donc vous voulez prévenir la dissolution complète et prochaine de l'armée, envoyez-nous, sans plus attendre, d'immenses secours de toute espèce. »

Il ne vinrent jamais. L'armée ne fut vêtue et nourrie que du jour où Bonaparte l'eût amenée « dans les riches plaines de la Lombardie ».

Désirant donner à Masséna une marque de satisfaction particulière, Scherer lui avait confié, pour les quartiers de l'hiver, le commandement de la première ligne, en lui laissant même le choix des officiers généraux et des troupes qui en feraient partie. « Presque tous les généraux qui avaient été sous les

ordres de Masséna, pendant l'expédition de Loano, dit le maréchal dans ses *Mémoires*, étaient jeunes, actifs, intelligents, zélés ; les troupes aguerries, pleines d'ardeur et disciplinées : c'eût été leur faire injure de ne pas les admettre dans l'avant-garde. Il conserva la division La Harpe tout entière et demanda, pour remplacer le brave Charlet (tué à Loano), le général Meynier, récemment arrivé à l'armée et alors disponible au quartier général. »

Et dans la première ligne, c'est encore le général La Harpe qui fut mis au poste le plus exposé, à Savone et sur les frontières environnantes, à l'extrême aile droite de l'armée.

De cette ville, le général écrivait à son cousin. Il semble qu'il y ait passé un hiver supportable, en dépit de la souffrance générale. Il déplorait que l'armée n'eût pas pu épuiser le succès de novembre et accusait nettement la corruption administrative d'avoir empêché la poursuite de l'ennemi.

Le 4 pluviôse de l'an IV, il écrit :

... Nos succès auraient pu être brillants, si nous avions profité de la victoire. L'armée autrichienne en pleine déroute, l'armée piémontaise épouvantée, l'hiver doux et sans pluie, nous serions actuellement dans le centre du Piémont, peut-être en Lombardie. Mais le défaut de moyens de transport nous a arrêtés net. Cette Entreprise n'a jamais rempli son engagement. Elle n'a cherché qu'à s'enrichir et s'est peu embarrassée de ce que les armées faisaient. Ces coquins jouissent de leur brillante fortune tranquillement...

Le général a ses deux fils Frédéric et Louis auprès de lui. Le premier est sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment de hussards. « Frédéric mange comme quatre, il grandit et grossit, il se porte à merveille, écrit-il le 7 ventôse. Louis m'a quitté il y a quatre jours pour aller à Loano travailler à la levée du plan du champ de bataille du 2 frimaire ; il se porte bien ; je n'ai encore rien pour lui ; la nouvelle organisation y met obstacle, mais je ne désespère point. » Quelques jours plus tard, le 29 pluviôse, le jeune homme entra à l'état-major du général Brune, avec le grade de sous-lieutenant de hussards.

La notice biographique publiée en 1796 par la *Décade* raconte que pendant le séjour d'hiver du général à Savone, « ses ennemis personnels, les patriciens de son pays, n'épargnèrent rien pour le faire calomnier par les émissaires qu'ils entretiennent à Paris ». — « Déjà, dit ce journal, ils se flat- » taient de le voir destituer dans les derniers jours de la Con- » vention ; mais les intrigues réussissent peu auprès des gou-

» vernements républicains. Ils échouèrent dans leurs tentatives, et s'en consolèrent en publiant en Suisse que La Harpe avait disparu en emportant la caisse de l'armée... »

Le même fait est articulé dans le mémoire que Frédéric-César La Harpe adressa au Directoire, en 1796, pour intéresser le gouvernement de la République à la restitution des biens du général, confisqués par Berne<sup>1</sup>.

On retrouve aussi la trace de ces intrigues et de ces calomnies dans la correspondance du général avec son cousin, qui sans doute l'en avait informé, en même temps qu'il lui faisait part de ses plans pour l'affranchissement du pays de Vaud. Le 4 pluviôse de l'an IV, le général écrit de Savone :

... Ta lettre est parfaitement juste. Je sens toute la force de ton raisonnement. Puissé-je vivre assez pour contribuer à affranchir le sol qui m'a vu naître et mourir le lendemain de mon entrée à Berne le sabre à la main. Peu m'importe si j'ai des espions autour de moi. Jamais le nom de la Suisse, jamais le nom d'un Bernois ne sort de ma bouche. Je parais avoir totalement oublié ce pays, il l'est bien aussi, jamais je ne l'habiterai, mais liberté et vengeance est dans mon cœur.

Et quelques lignes plus bas, aux salutations amicales pour sa famille qui terminent toutes les lettres du général : « Assure les paysans de ma connaissance que je les aime tous et que je serai toujours leur meilleur ami... »

Le 7 ventôse, il revient sur le même sujet :

J'ai reçu, mon cher Frédéric, les différentes lettres auxquelles j'ai répondu. Je te réitère ce que je te dis dans toutes : je ne parle jamais de nos ennemis, ils sont en apparence pour moi comme s'ils n'existaient pas. Sois donc tranquille. Je ne doute pas de leur mauvaise intention et je ne serais point surpris qu'ils cherchent à me perdre ; par précaution, je prévient aujourd'hui le Directoire...

Puis après avoir parlé de la prochaine réouverture de la campagne, dans laquelle, dit-il, « je jouerai un rôle conséquent à la tête de dix mille hommes de troupes d'élite, et je te réponds que j'y ferai mon métier, » il poursuit :

Si les ennemis de la chose publique parviennent à me rendre suspect ; j'en gémirai. Cela serait cruel pour un homme aussi pur et qui a servi comme moi avec enthousiasme la cause de la liberté sans licence, mais enfin, si cela m'arrive, je tâcherai d'en prendre mon parti et végèterai dans quelque coin, en faisant quelque commerce, aidé par quelque ami que j'ai dans ce pays. Quant

<sup>1</sup> *Observations relatives à la proscription du général divisionnaire Amédée La Harpe, par MM. les patriciens de Berne, en 1791, accompagnées de pièces justificatives.* — Paris, chez Batilliot frères. An V de la Rép. (1796).

à mes principes, rien ne me fera varier. Je soutiendrai la liberté, l'égalité protégée par les lois de toutes mes forces et jusqu'à la fin de ma vie, mon opinion est prononcée et je la soutiendrai. L'on ne dira jamais que le général La Harpe a varié et a été faible, par aucune considération queleconque...

Encore qu'il ne parlât jamais de la Suisse dans ses conversations et ne prononçât jamais le nom de Berne, il en était question fréquemment dans la correspondance des deux cousins. Tous deux songeaient à l'affranchissement de leur terre natale. La grande situation que le général s'était faite dans les armées de la République et les relations qu'il s'était créées devaient profiter à sa patrie. C'est lui qui mit son cousin Frédéric-César en rapports avec les hommes politiques de Paris et le Directoire et permit à l'ancien précepteur des grands-ducs de Russie d'intéresser ces personnages à l'émancipation vaudoise.

Déjà en 1795, Frédéric-César demande, de Genthod, à son cousin de l'introduire à Paris. Le 17 vendémiaire de l'an IV, le général lui écrit :

Tu peux, mon cher ami, t'adresser à Paris en toute confiance aux représentants du peuple Letourneur de la Manche, Poultier, Jean de Bry, puis Ritter. Voilà ceux qui me connaissent à fond et sur lesquels je puis compter. Avertis moi dès que tu auras besoin d'eux et je t'écrirai en t'envoyant des lettres pour eux.

Quelques mois plus tard, Frédéric-César soumet au général un mémoire sur cette grosse affaire. « Le mémoire dont tu me » parles peut avoir le plus grand effet, mais il faut qu'il soit » imprimé et répandu avec profusion », lui répond Amédée, de Savone, le 7 ventôse de l'an IV (1796), et, le 25 du même mois :

Quant au mémoire, je te conseille d'attendre la paix pour rien demander ; dis-moi ce que tu en penses. Cy-joint un mémoire que j'avais fait à Vado il y a un an et demi et auquel je ne donnai pas cours d'après les observations que l'on me fit. Dis-moi ce que tu en penses... Dis-moi dans quel sens tu désires que j'écrive à mes amis de Paris et si tu veux que je te fasse passer les lettres. Dis, je te prie, au résident Desportes<sup>1</sup> que je l'ay connu à Deux Ponts quand je commandais à Bitché, que nous avons été en correspondance suivie, il m'estimait alors, il doit m'estimer aujourd'hui étant toujours l'homme de ce temps-là. Fais-lui mes compliments.

Ainsi, l'image de la patrie absente et asservie hantait toujours l'esprit du général. Il combattait pour la libération de

<sup>1</sup> Félix Desportes, ministre-résident de la République française à Genève.

l'Italie. Est-il téméraire de supposer que la pensée lui soit venue qu'il combattrait avec plus d'enthousiasme encore pour l'affranchissement de son propre pays? On ne connaît pas les lettres de Frédéric-César au général, ni toutes celles que celui-ci a écrites, mais ce qu'on vient d'en lire permet de supposer que le projet pourrait avoir surgi entre eux d'une intervention des armes françaises en Suisse, commandée par La Harpe. L'époque à laquelle ces extraits de lettres se rapportent est précisément celle où Frédéric-César préparait la publication de son *Essai sur la constitution du Pays de Vaud*, et son biographe Monnard nous dit qu'en ce même temps il avait adressé à plusieurs amis un mémoire sur la libération du peuple vaudois. Déjà l'intention de demander au gouvernement de la République française son concours dans cette œuvre était née chez lui. Il en écrivait sans doute au général, et le mémoire que celui-ci rédigeait à Vado et qu'il envoya à son correspondant de Genthod était sans doute le fruit de la même préoccupation. Et il n'est pas davantage téméraire de supposer que si Amédée La Harpe, général divisionnaire, n'avait pas été tué à Codogno, c'est sa division qui eût été détachée de l'armée d'Italie pour entrer en Suisse. Le choix de La Harpe eût été tout indiqué et alors se serait réalisé ce rêve qu'il énonce dans sa lettre du 4 pluviôse de vivre assez pour « entrer à Berne le sabre à la main et mourir le lendemain ». Et ne serait-ce point pour paralyser et rendre impuissant ce divisionnaire vaudois, proscrit par leurs sentences et qui évidemment, dans la haute condition qu'il s'était faite et avec les influences dont il disposait, constituait une menace et un danger pour eux, que les patriciens intriguaient à Paris pour le discréditer auprès du gouvernement français?

Il ne faut pas juger les projets des deux cousins avec nos idées d'aujourd'hui. De bonne foi, ils veulent rendre un service à leur pays en y appelant les demi-brigades de la République. Pour eux, la France est une libératrice. Il est dans le dessein providentiel que la Révolution gagne toute l'Europe, renverse les trônes et affranchisse les peuples de toutes les usurpations qui pèsent sur eux. Sans doute, le Directoire a des visées tout autres. Sous le prétexte d'amener les peuples esclaves à la liberté, il poursuit des plans de conquête et de piraterie. Il lui faut le Rhin et les Alpes et, autour de la France, comme un rempart continu, une ceinture de républiques vas-

sales qui la couvrent et gravitent autour d'elle comme des satellites. Il lui faut aussi, pour remplir ses caisses vides, les richesses que les autres peuples ont accumulées dans leurs trésors publics et privés, car les finances de la République sont au pillage. Chacun y puise suivant son appétit et ses moyens, les directeurs d'abord, puis les représentants et les commissaires, et du haut en bas de l'échelle administrative, tous les fonctionnaires à tous les échelons. De même, aux armées, les généraux et les intendants et les fournisseurs. Tous veulent leur part de curée.

Mais dans les pays où des comités révolutionnaires se constituent et entrent en relations avec les agents politiques et les agitateurs que le Directoire entretient à l'étranger, les « patriotes » ignorent ces visées intéressées, ou s'ils les connaissent, ils considèrent les maux qui momentanément en résulteront pour leurs concitoyens, comme une rançon passagère. Ils font la part du feu et considèrent que ce n'est pas acheter trop cher la liberté que de la payer de quelques millions d'écus ou de quelques champs de blé dévastés par la guerre. C'est ainsi qu'en ont jugé les comités insurrectionnels des Provinces-Unies, de Venise, du Piémont, de Toscane, partout où le Comité de Salut public et le Directoire ont envoyé des agents de révolution comme avant-coureurs des armées.

Et qu'on n'objecte pas l'amour de la patrie, ni l'idée nationale. L'amour de la patrie, au sens que nous attachons à ce mot, n'existait pas alors chez les peuples assujettis, sans aucuns droits, à des gouvernements autocratiques, et l'idée nationale pas davantage. Ce sont-là des notions et des sentiments qu'il appartenait précisément à la révolution démocratique de faire naître dans les esprits et dans les cœurs. Faire appel à la France républicaine contre une oligarchie ou un monarque n'était donc pas un crime de lèse-patrie, ni de lèse nationalité, et le général La Harpe qui voyait les « patriotes » piémontais saluer avec bonheur les victoires françaises, pouvait en toute bonne conscience souhaiter de voir le jour où les patriotes du Pays de Vaud pourraient en faire autant et accourir joyeusement à sa rencontre quand, à la tête de sa division, il marcherait contre le Sénat de Berne. Bien plus, pour lui le vrai patriotisme consistait précisément à hâter le plus possible l'avènement de cette aube radieuse d'émancipation et de liberté.

**Montenotte. — 1796. — Dego.**

On en voulait, à Paris, au général Scherer de n'avoir pas poussé plus à fond son expédition de novembre. Si, après la victoire de Loano, disait-on, quand les Autrichiens étaient refoulés derrière Acqui, il eût profité du moment où il pouvait disposer de toute son armée pour forcer le camp des Sardes à Ceva, il aurait trouvé dans les riches plaines du Piémont toutes les ressources nécessaires pour nourrir ses soldats durant l'hiver et il ne se fût pas mis dans l'obligation d'obséder le gouvernement de ses plaintes sur la misère des troupes. La guerre doit nourrir la guerre et, décidément, les actes du général et ses dépêches accusaient une défaillance physique et morale qui le rendait impropre à commander l'offensive qu'on projetait pour les premiers mois de 1796.

Scherer, en effet, se plaignait d'autant plus qu'on ne lui répondait pas. Il demandait, entre autres, avec insistance, qu'on lui envoyât le général Berthier, « pour le seconder, disait-il, et pour le remplacer au besoin ». On envoya Berthier comme chef d'état-major, mais avec lui Bonaparte pour commander l'armée.

Le jeune général convoitait ce commandement depuis longtemps. Il en parlait sans cesse, en homme qui a des idées arrêtées et se porte fort de leur exécution. Cela entraînait dans les vues politiques du Directoire installé au palais du Luxembourg dès la fin de 1795. Le gouvernement de la République voulait en finir avec la guerre, cause première de la ruine du pays. Une campagne décisive en Lombardie devait lui fournir les gages destinés à assurer, au moment de la paix, l'entière possession du Rhin et des Alpes. C'était en Piémont et sur la route de Milan qu'il importait de frapper les grands coups. Bonaparte démontrait cela par ses plans de campagne. Il fallait hardiment franchir les Apennins, pour arracher en Piémont les avantages de Loano, rejeter les Autrichiens derrière le Pô et marcher sur Milan. En un mois, un général actif et résolu y entrerait. Dans ses entretiens avec Barras et Carnot, Bonaparte revenait souvent sur ce sujet. Il s'en était ouvert, nous dit Masséna, à Talleyrand qui, faisant déjà preuve de cette remarquable faculté de divination tant de fois déployée sous tant de gouvernements,

commençait à croire en la fortune du jeune officier corse et le secondait auprès du Directoire pour l'accomplissement de ses ambitieux projets. Au bureau topographique de l'état-major, où Bonaparte avait été employé pendant quelques mois après le siège de Toulon, il avait passé son temps à critiquer les opérations de Scherer et à rédiger pour Clarke, son directeur, des notes et des mémoires sur la façon de conduire l'armée d'Italie à la victoire.

Bonaparte avait soigneusement étudié l'histoire des guerres antérieures, livrées par les armées françaises dans le Piémont et dans la Lombardie, les campagnes de Villars et de Boigny en 1733 et 1734 et, particulièrement, celle du maréchal de Maillebois, en 1745 et 1746. Il y avait vu comment ce capitaine, partant de Menton et de la Rivière, avait franchi les Apennins par Cadibona sur Altare, avait pénétré dans la vallée de la Bormida et, en manœuvrant par son aile droite de façon à menacer Milan, avait provoqué la disjonction de l'armée austro-sarde, les Autrichiens étant préoccupés surtout de couvrir la Lombardie, tandis que le principal souci des Piémontais était la protection de Turin. Bonaparte avait dressé son plan de campagne sur les mêmes bases et les mêmes calculs. Sa participation à l'expédition de Dego, en 1794, lui avait servi pour reconnaître le terrain.

Dans ses mémoires au Directoire, rédigés durant l'été de 1795, il insiste sur la nécessité de porter l'armée d'Italie par Vado et Montenotte sur Cairo et Monteziemolo, en obligeant les Autrichiens à couvrir Acqui et les Piémontais à protéger Ceva. Ensuite on porterait la guerre dans les Etats du roi de Sardaigne, on menacerait sa capitale et on le déciderait promptement à la paix. Ce serait la tâche de l'aile gauche de l'armée d'Italie, prolongée par sa jonction avec l'armée des Alpes. Le Piémont réduit et le flanc gauche et les derrières des colonnes républicaines ainsi mises à l'abri de tout danger, on marcherait sur le Pô et sur l'Adige, en refoulant les Autrichiens sur Mantoue ; on pénétrerait dans le Tyrol et on donnerait la main à l'armée du Rhin qui, pendant ce temps, aurait marché par la Bavière<sup>1</sup>. Le Directoire ouvrait d'autant plus volontiers l'oreille aux propos de Bonaparte que celui-ci lui promettait de vêtir et de nourrir l'armée sans rien demander au trésor.

<sup>1</sup> Pour l'analogie entre la campagne du maréchal de Maillebois et celle entreprise par Bonaparte en 1796, voir *Militär-Wochenblatt*, Beihefte, 1889. Berlin.



Bonaparte arriva à Nice le 27 mars. Il s'était fait donner, outre Berthier comme chef d'état-major, le secrétaire général de la guerre Chauvet, un infatigable travailleur et un homme probe, comme ordonnateur en chef<sup>1</sup>, et Saliceti, un adroit compatriote corse, qui connaissait l'armée d'Italie pour y avoir déjà fonctionné, en qualité de commissaire du gouvernement.

Dès son arrivée, il annonça qu'il allait mettre un terme à la désespérante misère des troupes et parvint, en effet, à se procurer pour six jours de pain, de viande et d'eau-de-vie et 20 000 paires de souliers. « J'ai trouvé l'armée non seulement dénuée de tout, mais sans discipline, dans une insubordination perpétuelle », écrit-il, le 8 avril 1796 (19 germinal an IV) au Directoire. Néanmoins il ira de l'avant et, pour bien marquer sa volonté de se faire obéir, la première chose qu'il fait est de verser, cinq hommes par cinq hommes, dans les autres bataillons, le 3<sup>e</sup> bataillon de la 209<sup>e</sup> demi-brigade, qui s'est déshonoré par une mutinerie ; quant aux officiers et sous-officiers, il les licencie, et les auteurs de la révolte sont traduits devant un tribunal militaire. Puis il s'applique à la réorganisation de l'infanterie, au renforcement de la cavalerie, à la réquisition des convois de transports, à la formation des parcs et des ambulances. Pour le contrôle du service des vivres, il interdit qu'il soit délivré aux hommes aucune ration au-dessous de la proportion déterminée, sans un ordre écrit des commissaires des guerres, qui seront personnellement responsables.

On connaît la proclamation fameuse du général à ses troupes : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesse. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ou de constance ? » Encore que publié dans la *Correspondance*, ce document est apocryphe ; mais il résume bien les discours que Bonaparte tenait aux officiers dans les revues des demi-brigades et rend l'esprit dans lequel il entendait me-

<sup>1</sup> Chauvet mourut peu après son entrée en fonctions.

ner la campagne. C'était bien le langage qu'il fallait parler à ces bandes affamées pour les mener à l'assaut de la montagne, tant de fois franchie déjà, mais autant de fois réabandonnée à l'ennemi.

Son plan, le voici : le Piémont a des places fortes à l'issue de toutes les gorges qui aboutissent sur son territoire. Pour y pénétrer en les forçant, il faudrait de l'artillerie de siège, dont les mauvaises routes ne permettent pas le transport. Il faut donc tourner les Alpes et passer au point le plus abaissé de la chaîne et de celle des Apennins, celui où finissent les unes et où commencent les autres. Savone, port de mer et place forte, servira de dépôt et de point d'appui. De là, on marchera sur Carcare ou Montenotte, où on trouve des chemins pour entrer soit en Piémont, soit en Lombardie. En pénétrant en Italie par là, on peut se flatter de séparer les armées sarde et autrichienne et de marcher à volonté sur Milan ou sur Turin.

L'armée autrichienne commandée par le général Beaulieu comptait 30 000 hommes, répartis en quatre divisions, avec 40 escadrons et 140 canons, sous les lieutenants généraux Argenteau, Melas, Wukassowich, Liptay et Sebottendorf. Son centre, à la fin de mars, était à Acqui. L'armée piémontaise, forte de 25 000 hommes, d'une division de cavalerie et de 60 bouches à feu, était commandée par le général Colli et les généraux Provera et La Tour ; elle occupait la ligne Ceva-Mondovì-Coni-Demonte. Le reste des forces sardes gardait la frontière ouest, au pied des Alpes, sous le commandement du duc d'Aoste.

L'armée française comptait 106 000 hommes sur les états du ministère, mais en réalité elle n'avait au commencement d'avril que 63 000 hommes présents sous les armes, dont 16 000 dans les garnisons de la côte et 6000 aux divisions Macquard et Garnier, à l'aile gauche. Restaient disponibles, dans la Rivière de Gênes, pour les opérations offensives : 35 000 fantassins, 3000 cavaliers et une vingtaine de bouches à feu. Bonaparte les organisa en quatre divisions, sous les ordres de La Harpe, Meynier, Augereau et Sérurier. Les généraux Stengel et Kilmaine commandent la cavalerie.

La division La Harpe, la plus forte, avait 13 400 hommes, répartis en quatre brigades, sous les généraux Rampon (remplaçant Pijon, malade), Cervoni, Ménard et Causse.

La neige couvrait encore les cols des Apennins quand, le

10 avril, marchant avec la gauche de son armée, le général Beaulieu débouche, par Pontedecimo et Masone, sur Voltri.

A plusieurs reprises déjà, le général La Harpe avait signalé au commandement en chef des mouvements des Autrichiens devant ses lignes et l'utilité d'évacuer Voltri comme trop exposé. En même temps, il avait insisté pour qu'avant l'entrée en campagne on ravitaillât ses troupes en vêtements et en vivres.

Le 5 avril 1796, il était revenu à la charge :

J'ai reçu hier votre lettre du 11 de ce mois, écrit-il à Bonaparte ; vos promesses sont bien consolantes, et je suis impatient de les voir à exécution. La constance des troupes dans leurs souffrances ne peut être comparée qu'à leur bravoure. Il nous manque beaucoup d'effets d'équipement. J'ai passé moi-même une revue sévère pour constater les besoins de cette espèce et il est bien essentiel que vous en fassiez venir de Nice, avant que d'entrer en campagne. Il nous manque aussi des armes, surtout des gibernes et des sabres. Le commissaire-ordonnateur nous fait espérer des souliers, dont nous avons le plus grand besoin.

Vous trouverez peut-être, général, que je demande beaucoup ; mais je suis aussi jaloux de procurer à mes frères d'armes ce qui leur est nécessaire, que je le suis de leur faire faire leur métier et de les conduire à la victoire.

Je vous l'ai déjà écrit, général, et je vous le répète :

L'établissement de Voltri nous est très onéreux ; il n'est point militaire et il fait occuper une ligne beaucoup trop étendue, et qui peut nous exposer à des revers : Savone et Vado ont des moulins qui peuvent suppléer à ceux de Voltri. La seule objection en faveur de ce dernier lieu, c'est qu'il nous assure l'arrivage des bestiaux.

Trois jours après, recharge. Depuis quarante-huit heures, les postes avancés de la division d'avant-garde sont aux prises avec l'ennemi et les hommes sont exténués. La Harpe restera à Voltri, « mais, écrit-il, je vous recommande la gorge qui descend à Albisola ; si elle n'était pas surveillée, nous pourrions tous être coupables. Je trouve la troupe qui est à Stela trop faible ». On lui a annoncé des souliers : « Ce sera, dit-il, l'arrivée du Messie. La plupart des hommes, absolument pieds nus, ne pouvaient plus marcher sur la montagne ; tout y est, cependant, à l'exception de six compagnies qui sont ici. La troupe murmure beaucoup ; je lui ai fait entendre raison, et j'espère que cela ira. Quoique plusieurs se soient mal battus hier, disant qu'ils se battraient comme ils étaient payés, soyez sans inquiétude. S'il arrivait quelque chose de nouveau, je vous en ferai part de suite. » Le général a reçu soixante mille cartouches ; il n'y aurait pas de mal à compléter à cent mille.

« Il faut, dit-il, qu'il y ait quelques dessous de cartes pour cette livraison, et je vais la presser moi-même. »

Le 10 avril, Bonaparte a envoyé son adjudant général Marmont à Voltri pour qu'il lui rende compte de la situation. Le 11, Marmont lui écrit de Verachio :

Je suis arrivé hier soir à Voltri, mais mon séjour n'y a pas été long. L'ennemi, fort de 6000 hommes et de quatre bouches à feu, s'est présenté le long de notre front vers les trois heures après midi... Nos troupes se sont bien battues, mais disséminées sur beaucoup de points, et gardant un pays vaste et facile, à cause de la multiplicité des gorges, elles ont été forcées sur plusieurs points, et, à la nuit, l'ennemi s'est trouvé maître de toutes les hauteurs de Voltri. Très heureusement, il avait attaqué tard, car, s'il y eût eu encore quelques heures de jour, notre position devenait très fâcheuse. Le général Cervoni a donc pris très sagement le parti de la retraite. Tout a été évacué, les magasins de toutes les espèces et nous n'avons fait aucune perte.

En même temps que le général autrichien s'engageait ainsi dans la Rivière de Gènes, le général d'Argenteau avançait par Montenotte sur Monte-Negino, où il se heurtait, le 11 avril, à l'énergique résistance de la brigade Rampon. C'était bien l'offensive sur toute la ligne autrichienne. Bonaparte décide de la prévenir. Avec leurs 40 000 combattants, les Austro-Sardes occupent un front de soixante-dix kilomètres. Bonaparte rompra ce cordon en portant les 22 000 hommes de sa droite et de son centre à une bonne journée de marche en avant de sa gauche, forte de 14 000 hommes et en jetant ensuite toute cette masse au point de suture des deux armées ennemies.

Le 11 avril, Bonaparte trouve La Harpe à la Madone de Savone. Il redescend avec lui à Savone, où Masséna avait été convoqué et expose aux deux généraux ses intentions. Ils attaqueront Argenteau en marchant sur Montenotte, tandis qu'Augereau poussera sur Carcare, par le col de San-Giacomo et la Bormida orientale. Berthier rédige séance tenante les ordres, et les troupes se mettent en mouvement aussitôt.

La Harpe laisse quelques troupes à Savone, devant les Autrichiens de Voltri, et à deux heures du matin il marche avec le gros de ses forces par Palazzo-Doria sur Monte-Pra. Il se renforce à Monte-Negino de la brigade Rampon et, à six heures du matin, il attaque de front les positions autrichiennes. Pendant ce temps, Masséna a marché, par Cadibona et la crête de l'Apennin, sur la droite autrichienne, au Bric-Castlas. Sur l'un et l'autre point, les Autrichiens sont enfoncés. Dans l'après-midi, c'est une déroute. Le soir, la division La Harpe bivoua-

que à Montenotte supérieur, tandis que Masséna reçoit l'ordre de gagner Cairo. Dans la soirée, Bonaparte installe son quartier à Carcare. Quatre drapeaux, cinq pièces de canon, 2000 prisonniers sont les trophées de la journée.

Pendant ce temps, Beaulieu était entré à Voltri. Il n'y trouva plus personne et n'y resta pas longtemps. Le 13 avril, il apprit le désastre de d'Argenteau à Montenotte, repassa en toute hâte la montagne et se dirigea sur Acqui. Une partie seulement de ses troupes put prendre part, deux jours après, au combat de Millesimo.

La Harpe s'était dépensé sans compter dans ces journées. « Je vous félicite, général, sur la bonne conduite de vos troupes et sur le bonheur qui accompagne constamment votre bravoure et vos talents, lui écrit Bonaparte, le 12 avril (23 germinal), du quartier général de Carcare. Je viens de parcourir le champ de bataille ; je ne vois, de tous côtés, que des prisonniers et beaucoup de morts. La division de Masséna est complètement heureuse, il a battu à plate couture le général Argenteau ; vous avez eu affaire à Beaulieu lui-même<sup>1</sup>. »

Bonaparte était enchanté de sa glorieuse journée. « Vive la République ! dit son ordre à l'armée. Aujourd'hui, 23 germinal, la division du général Masséna et celle du général La Harpe ont attaqué les Autrichiens qui étaient au nombre de 13 000 hommes, commandés par le général Beaulieu en personne et les généraux d'Argenteau et Roccavino, occupant l'importante position de Montenotte. Les Républicains ont complètement battu les Autrichiens et leur ont tué ou blessé environ 3000 hommes... »

Bonaparte ne laissa pas à Beaulieu le temps de se reconnaître. Il ordonna pour le lendemain, 13 avril, à La Harpe de s'avancer jusque sur les hauteurs de Cairo, d'y laisser un bataillon, de descendre dans ce bourg, d'y lever une contribution de 36 000 livres et d'envoyer sur le quartier général à Carcare tous les moyens de transport disponibles, puis, après cette razzia, de rejoindre Masséna en route pour Dego, afin d'attaquer la ville de concert avec lui.

« Le général La Harpe, dit l'ordre, daté de Carcare, 24 germinal, se portera sur Dego, attaquera l'ennemi sur les hauteurs de Rochetta et, dès l'instant qu'il sera maître de Dego,

<sup>1</sup> *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>*. Paris, 1868. T. I, 437.

il marchera sur sa gauche pour appuyer la droite du général Masséna... Si l'ennemi se retirait de Rochetta, le général La Harpe se portera rapidement sur sa gauche, afin de prévenir et de prendre à revers, s'il est possible, les positions des troupes environnant Montezzemolo... Je m'en rapporte à tes connaissances locales, convaincu que tu peux mieux que personne remplir le but ci-dessus. »

Pendant ce temps, Augereau marcherait sur Millesimo et Joubert sur Montezzemolo contre les Piémontais, tandis que Ménard gagnerait avec la réserve, au centre de la ligne, les hauteurs de Biestro.

La Harpe exécuta sa mission avec son énergie accoutumée. Parti de Montenotte à la première aube, il arrive vers onze heures du matin dans la plaine de Cairo. Il y voit Bonaparte et Masséna. Il occupe le bourg et fait reposer sa division. Masséna, pendant ce temps, marche sur Dego, soit pour reconnaître seulement la position ennemie, soit avec le désir de l'emporter. Son attaque est repoussée par les Autrichiens. La division se retirait en bon ordre sur la Rochetta et Cairo quand elle rencontre La Harpe accourant au bruit du canon. L'heure étant avancée, on décida de remettre l'opération.

Le lendemain, 14 avril, les deux divisions marchent sur Dego. Masséna, avec 4000 hommes, suit la rive droite de la Bormida et prend position sur les hauteurs en face de Dego et de Magliano, puis il attend que la division de gauche ait opéré le mouvement tournant qu'elle projette. La Harpe opère avec 5400 hommes dans le fond de la vallée. Il passe la Bormida sur le pont de la grande route, suit la rive gauche, puis repasse la rivière à gué à Sopravia, prenant Dego par le flanc droit et à revers. Deux mille cinq cents hommes, formés en deux colonnes d'attaque, sous les généraux Causse et Cervoni, enlèvent la redoute de Bric Casan et rejettent les défenseurs sur la route de Spigno. La cavalerie les poursuit et en sabre des centaines. Huit bataillons autrichiens sont faits prisonniers; seize pièces de canon, vingt-quatre chariots à munitions et douze mulets chargés de cartouches tombent aux mains de la division La Harpe. L'attaque des brigades Causse et Cervoni, soutenue par le feu de trois pièces de 8, en batterie au hameau de la Bormida, avait été faite sans tirer un coup de fusil. L'élan des troupes fut si impétueux que les Autrichiens son-

gèrent à peine à se défendre, tandis que Masséna, débordant par les hauteurs l'aile gauche ennemie, menaçait sa retraite sur Acqui.

Voici le rapport que Bonaparte adressa le lendemain, 15 avril, au Directoire sur cette première journée de Dego :

Le général La Harpe marcha avec sa division sur trois colonnes serrées en masse ; celle de gauche, commandée par le général Causse, passa la Bormida sous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps, et attaqua l'aile gauche de l'ennemi par la droite. Le général Cervoni, à la tête de la seconde colonne, traversa aussi la Bormida sous la protection d'une de nos batteries, et marcha droit aux ennemis. La troisième colonne, commandée par l'adjudant général Boyer, tourna un ravin et coupa la retraite à l'ennemi. Tous ces mouvements, secondés par l'intrépidité des troupes et les talents des différents généraux, remplissent le but qu'on en attendait. Le sang-froid est le résultat du courage et le courage est l'apanage de tous les Français. L'ennemi, enveloppé de tous les côtés, n'eut pas le temps de capituler ; nos colonnes y semèrent la mort, l'épouvante et la fuite... Nos troupes s'acharnèrent de tous côtés à la poursuite de l'ennemi. Le général La Harpe se mit à la tête de quatre escadrons de cavalerie et le poursuivit vivement.

Nous avons, dans cette célèbre journée, fait de sept à neuf mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-général, vingt ou trente colonels ou lieutenants-colonels et presque en entier les régiments suivants (suit l'énumération des corps) : vingt-deux pièces de canon avec les caissons et tous les attelages et quinze drapeaux. L'ennemi a eu de deux mille à deux mille cinq cents hommes tués... Notre perte se monte à quatre cents hommes tués ou blessés. Le citoyen Reille, aide de camp du général Masséna, a eu un cheval tué sous lui, et le fils du général La Harpe a eu son cheval blessé<sup>1</sup>...

L'affaire de Dego était à peine terminée que Bonaparte donnait l'ordre à La Harpe de rallier ses troupes, de les mener pour la nuit à Cairo et de les diriger de là sur Salicetto, pour opérer sa jonction avec la division Augereau qui avait forcé à capituler la brigade du général Provera et s'était emparé des hauteurs de Montezzemolo. Il s'agissait maintenant de réduire définitivement les Piémontais à Ceva, tandis que Masséna activerait la poursuite des Autrichiens en pleine retraite sur Acqui.

« Augereau se porte demain sur Montezzemolo avec ses deux demi-brigades, écrit Bonaparte à La Harpe, le 15 au matin ; Imbert tourne Rocca-Vignale par la gauche et se porte à Montezzemolo ; et toi, tu appuyeras tous ses mouvements en te portant à Salicetto. Je te prie de t'y porter le plus tôt que tu pourras et aussitôt que tu auras rallié une grande partie de

<sup>1</sup> *Correspondance*, T. I., p. 173.

tes troupes. J'espère que tu partiras avant neuf heures. Arrivé à Salicetto, tu marcheras sur Montezzemolo, en te faisant précéder par des troupes légères. S'il n'est pas nécessaire que tu arrives jusqu'à Montezzemolo, je t'en ferai prévenir. Fais parvenir copie de cette lettre à Masséna, qui reste à Dego, mais à qui il est nécessaire de faire connaître tous les mouvements. »

Mais le 16 avril, au matin, comme La Harpe se mettait en route pour sa nouvelle destination, il apprit, par un ordre du général en chef, qu'en l'absence de Masséna, appelé au quartier-général à Cairo, la division qui occupait Dego avait été prise de panique devant un retour offensif des Autrichiens qui, avec neuf bataillons, commandés par le général Wukassowich, avaient repris le village dans les premières heures du jour. Les Français avaient fui en déroute, laissant plusieurs pièces de canon et six cents prisonniers aux mains de l'ennemi.

Il fallut toute une journée de combat acharné pour réparer cette défaillance. La Harpe renouvela sa manœuvre de la veille. Les deux généraux Causse et Cervoni prirent les Autrichiens par le flanc droit et les derrières de la position qu'ils abordèrent à l'arme blanche avec la même impétuosité que le 14. La division La Harpe fit 1500 prisonniers et reprit à Wukassowich les canons et les caissons qu'il avait recouverts le matin. Le général Causse fut tué dans cette affaire pendant qu'il menait la 99<sup>e</sup> demi-brigade à l'attaque. Il tomba, sous les yeux de Bonaparte, mortellement blessé et vécut quelques heures encore jusqu'à la reprise définitive de la position. Quand on la lui annonça, il eut encore la force de crier « Vive la République ! », puis expira.

Une lettre datée de Mioglia, 17 avril (28 germinal) et adressée par La Harpe à son cousin Frédéric-César, nous donne le récit de cette deuxième affaire de Dego où La Harpe avait sauvé la division Masséna et la situation de l'armée ébranlée par le retour offensif des grenadiers de Wukassowitch :

Mioglia (province d'Aequi), le 28 germinal,  
an IV de la République française.

Je t'ai écrit le 26 (15 avril) pour t'annoncer nos brillants succès des 23, 24 et 25 (Montenotte).

Dans l'instant que je t'écrivais, l'ennemi est venu nous attaquer en force. Nos troupes exténuées et fatiguées ont été surprises. Toutes nos positions ont été forcées, les dix-neuf pièces de canon de la veille reprises. Nous y sommes



accourus, le général Masséna et moi. Le combat a été furieux pendant quatre à cinq heures, beaucoup de sang a coulé. J'ai eu un de mes généraux de brigade (Causse) tué. Mais la victoire s'est décidée en notre faveur. Tout a été repris. Dix-huit cents prisonniers sont tombés entre nos mains et de tout ce corps d'armée, il ne s'est pas échappé dix hommes avec leurs fusils. Ils les ont tous abandonnés pour fuir plus vite. Sa perte est énorme. Je l'ai poursuivi à la tête de la cavalerie, les bras et les têtes volaient de toutes parts.

Je suis fort content de mon fils. Il a seulement trop de hardiesse. Il a couru les plus grands dangers, il s'en est tiré avec le plus grand courage : j'espère d'en faire un bon officier.

Je viens de faire une marche pour attaquer 4000 Autrichiens à Sacello, mais à mon approche ils ont fui comme des lâches. Je ne puis t'en dire davantage, je tâcherai de te mettre au courant de nos affaires. Le centre et la gauche de notre armée ont les mêmes succès. Notre jonction est faite. La cavalerie et l'artillerie arrivent en force. Nous allons sous peu être lancés dans les grandes aventures. Nous avons déjà affaibli l'armée ennemie, depuis l'affaire du 23, de onze à douze mille prisonniers et au moins de 3000 hommes tués, sans compter un nombre incalculable de blessés. Vive la république ! Je t'embrasse,

Ton ami :

LA HARPE.

Comme le retour offensif et la vigoureuse résistance de Wu-kassowitch pouvaient faire supposer la présence dans le voisinage de forces autrichiennes importantes, Bonaparte jugea prudent de s'en assurer avant de reporter son effort sur l'armée piémontaise. Il ordonna donc à la division Masséna de rester à Dego et envoya La Harpe à Mioglia et à Sassello pour observer l'ennemi et garder le flanc droit et les derrières de l'armée, afin de tenir Beaulieu en échec et de l'empêcher de secourir les Piémontais.

Les opérations contre l'armée sarde aboutirent, après la victoire de Mondovi, à l'armistice de Cherasco, signé le 28 avril, par lequel la cour de Turin remettait en gage, jusqu'à la signature de la paix, les forteresses de Coni, d'Alexandrie, de Ceva et de Tortone. La Harpe, pendant ces journées, n'eut pas à combattre. Beaulieu ne pouvait pas songer à reprendre l'offensive et n'avait que trop à faire à réorganiser les débris de son armée.

La Harpe reçut à Monte Barcaro la nouvelle de la victoire de Mondovi. Il en écrivit à son cousin :

Du bivouac de Monte Barcaro, Piedmont.  
4 floréal, an IV.

Je t'ay écrit deux lettres par la voie de mon ami de La Rue, de Gênes, où je te fais le narré de nos affaires et de nos succès. La citadelle de Ceva tient

encore<sup>1</sup> ; la grosse artillerie sera ce soir en batterie et je ne doute pas que nous n'en soyons bientôt maîtres. L'ennemi a été battu avant-hier et hier dans la plaine de Mondovi. La redoute qui couvre cette ville a été emportée à la bayonnette, 4 canons de 8 et 2 obusiers pris. Ils nous ont servi pour faire rendre la ville dans laquelle nous avons pris un lieutenant-général, un brigadier et 1000 hommes prisonniers.

Nous voilà actuellement au débouché de la grande plaine et les armées ennemies ne sont plus que des grands squelettes. Depuis le 23 à ce jour, elles sont diminuées de plus de 20000 hommes. Leur perte en officiers est énorme et irréparable pour la campagne.

Nous avons à regretter de braves gens. C'est là le sort de la guerre. Le général divisionnaire (de cavalerie) Stengel a été blessé hier mortellement dans une charge de cavalerie en plaine.

Frédérich se conduit en brave homme ; il a chargé à la tête de la cavalerie, a couru les plus grands dangers et s'en est tiré en brave.

J'oublie de te dire que nous avons pris 21 drapeaux. Ma division en a pris 9 ; juge par là de la déconfiture.

Je t'embrasse,

LA HARPE.

Bonaparte avait fort apprécié la bravoure de La Harpe et les brillantes manœuvres du général à Montenotte et à Dego, où, par deux fois, il avait eu les honneurs de la journée et assuré la victoire par ses hardies attaques. Le général en chef avait signalé au Directoire les exploits de son divisionnaire, et le gouvernement en exprima sa reconnaissance au général par une lettre personnelle : « L'effroi que vous inspirez aux ennemis de la République, lui écrivit le Directoire, peut seul égaler la reconnaissance et l'estime dues à votre courage et à vos talents. »

### Service intérieur.

Les généraux de l'armée d'Italie, et La Harpe dans sa division, n'avaient pas que l'ennemi à combattre. Depuis l'entrée en campagne, les opérations avaient été menées avec une foudroyante rapidité, mais avant qu'on eût pu s'emparer des convois et des magasins de l'ennemi, les troupes avaient souffert une horrible misère qui avait engendré une effroyable indiscipline. Tout le monde luttait contre le dénûment, les officiers comme les soldats. Depuis longtemps déjà, les officiers ne recevaient que huit francs de solde par mois. Un ordre du jour

<sup>1</sup> La ville de Ceva était déjà le 17 aux mains des Français ; dès ce jour Bonaparte y avait installé son quartier.

daté d'Albenga avait exceptionnellement accordé à chaque général de division une gratification supplémentaire de trois louis.

La Harpe n'avait aucune fortune et les moyens dont d'autres de ses camarades usaient pour se procurer des ressources répugnaient à son honnêteté. Cependant, bien plus encore que sa propre misère, c'était celle des troupes qui affectait son moral. Obligé, pour garder la droite et les derrières de l'armée, de demeurer pendant plusieurs jours dans le poste qui lui avait été assigné, dans un pays épuisé par le séjour prolongé des troupes, dépourvu de tout moyen de transport, manquant de vivres, il vit ses soldats, en proie à la faim, quitter les rangs et s'abandonner au plus affreux pillage.

Déjà le 14 avril, au bivac de la Rochetta, après la prise de Dego, il avait poussé un cri d'alarme : « Malgré vos promesses, écrivait-il au général en chef, l'armée est toujours sans pain ; elle tombe de fatigue et d'inanition. Envoyez-nous quelque chose au moins, du pain et un peu d'eau-de-vie, car, je crains d'être mauvais prophète, mais si nous sommes attaqués demain, la troupe se battra mal, faute de forces physiques. »

Le général en chef avait répondu par des promesses, mais, en fait de vivres, rien n'était venu. Les soldats ont quitté le camp, se sont répandus dans la campagne, volant, pillant, dévastant tout. La Harpe est exaspéré. Le 17 avril, de Mioglia, il écrit à Bonaparte pour lui offrir sa démission.

Mioglia, 28 germinal, an IV.

Général,

Le désordre effréné auquel la troupe se livre et auquel on ne peut remédier, puisque l'on n'a pas le droit de faire fusiller un coquin, nous entraîne vers notre ruine, nous déshonore et nous prépare les plus cruels revers. Mon caractère de fermeté ne pouvant se plier à voir de pareilles choses et encore moins à les tolérer, il ne me reste qu'un parti, celui de me retirer : en conséquence, Général, je vous prie d'accepter ma démission et d'envoyer un officier pour prendre le commandement qui m'est confié, préférant labourer la terre pour vivre, à me trouver à la tête de gens qui sont pires que n'étaient autrefois les Vandales.

LA HARPE.

Bonaparte avait reçu des plaintes semblables de ses autres divisionnaires, car l'indiscipline était partout. Le général Sérurier ne devait-il pas, le 20 avril, deux jours avant la victoire de Mondovi, perdre devant le général Colli la position de San

Michele, parce qu'un de ses régiments d'infanterie légère s'était débandé en plein combat pour marauder et piller? Ce n'était pas l'avant-garde seulement, mais toute l'armée qui criait la faim. Bonaparte dit à La Harpe toute la douleur qu'il ressentait de la conduite des troupes. Il lui promit de s'occuper le plus tôt possible de les ramener à l'ordre et à la discipline et ajouta qu'il comptait essentiellement sur lui pour y parvenir, que sa retraite de l'armée serait un irréparable malheur et qu'il le priait de ne pas l'abandonner<sup>1</sup>.

Le lendemain, 18 avril, tous les divisionnaires furent réunis le soir en conseil à Ceva. La Harpe y vint et, bien entendu, retira sa demande de démission. Bonaparte ne dissimula pas la situation dangereuse de l'armée, écrit Masséna. D'un côté, l'insubordination des troupes et le pillage déconcertaient les meilleures dispositions; de l'autre, le manque de moyens de transport et l'épuisement du pays rendaient le ravitaillement du soldat affamé très difficile. On convint, à l'unanimité, qu'il était urgent de sortir de la montagne pour gagner la plaine et de rétablir la discipline par des actes d'une grande sévérité. Ordre fut donné aux généraux de traduire les maraudeurs devant les tribunaux militaires qui puniraient de mort les coupables, de faire exécuter les jugements devant le front des troupes et de rendre les chefs de corps et de détachements responsables de la conduite de leurs subordonnés.

Les soldats de La Harpe furent informés de la démarche que leur inconduite avait provoquée de la part du général. Ils en furent navrés. Une députation de tous les corps vint le supplier de garder son commandement et lui fit des promesses solennelles que les scènes scandaleuses de Mioglia ne se renouvelleraient pas.

Mais, pour autant, les vivres ne venaient pas et, en dépit des promesses de Bonaparte, les troupes restaient affamées. Et La Harpe de harceler le général en chef pour qu'il soit paré à tant de misère. Le 20 avril, il écrit de Cairo :

Je suis venu ici pour connaître la situation de nos subsistances. Il y a partout la même pénurie. S'il n'en arrive pas ce soir, nous serons demain sans une once de pain, et quand même il en arriverait, il n'y en aurait pas assez pour donner le quart aux trois brigades et à la cavalerie. Tous les agents, gardes-magasins et autres, dans toutes les administrations, font des réquisi-

<sup>1</sup> Voir dans la *Gazette de Lausanne* du 30 juillet 1819, relativement à cet incident, une note de Frédéric-César de la Harpe.

tions à tort et à travers ; les paysans de ce pays sont absolument ruinés ; le soldat est dans la misère et les chefs dans la désolation. Les fripons seuls s'enrichissent. Il n'y a pas un instant à perdre. Général, si l'on veut sauver l'armée et si l'on veut éviter que nous passions dans le Piémont pour des hommes pires que les Goths et les Vandales, sévissez contre les fripons, diminuez le nombre de ces sangsues publiques que l'on ne voit jamais au secours de l'armée, mais que l'on trouve toujours quand ils peuvent profiter du désordre. La 69<sup>e</sup> demi-brigade, depuis le 23 du mois dernier, n'a reçu que deux rations et demie et les autres ont souffert de même. Il n'est pas possible de contenir le soldat dans cet état de misère. Votre armée va se fondre par les maladies et, quand nous marcherons, par les Barbets<sup>1</sup>. Car il n'est pas douteux que les habitants, poussés au désespoir, s'armeront et tueront tout Français qui s'écartera. Surtout, Général, il est urgent que vous arrêtez cette nuée de réquisitions illégales, ou, si elles doivent continuer, il vaut mieux rassembler les habitants, les fusiller et achever les dévastations après ; car ce sera la même chose, ils mourront de faim. Du pain ! du pain ! et encore du pain !

Deux jours après, le 22 avril, mêmes doléances. Le général écrit de Monte Barcaro :

Général, il est deux heures et rien ne nous arrive ! Le soldat se livre plus que jamais au vol et au brigandage. Des paysans ont été assassinés par nos soldats et des soldats ont été tués par les paysans. Rien ne peut peindre les horreurs qui se commettent ; les camps sont presque déserts ; le soldat court dans les campagnes, ressemblant plutôt à une bête féroce qu'à un homme. Ce qui ne se livre point au désordre, patrouille, ayant des officiers supérieurs à leur tête, mais en vain on les chasse d'un côté, ils courent assassiner d'un autre. Les officiers sont au désespoir. Le soldat est coupable, mais ceux qui l'exposent à mourir de faim ou à piller sont bien plus coupables. Au nom de l'humanité, au nom de la liberté qu'on assassine, venez à notre secours ! Envoyez-nous de quoi trainer notre malheureuse existence sans commettre des crimes. Qui aurait jamais cru que les braves gens de l'armée d'Italie, après tant de sacrifices faits, auraient pour récompense l'alternative ou de mourir de faim ou de s'ériger en brigands ? Les contributions, qui, levées sagement, nous auraient fait vivre, deviennent impossibles, le soldat détruisant dans un instant ce qui aurait pu nous faire vivre huit jours sans ruiner l'habitant. Il n'est donc plus de Providence, puisque la foudre vengeresse n'écrase pas tous les scélérats qui sont à la tête de l'administration.

La Harpe accuse. Si l'armée souffre et va périr, c'est parce que l'administration prévarique et la vole. Les fripons s'enrichissent et le soldat meurt de faim ou se fait brigand. Il appelle la foudre sur les scélérats qui sont à la tête de l'administration. Il indique clairement la source du mal, comme au reste déjà dans ses lettres de l'automne.

A cette même date du 22 avril, Bonaparte rend un ordre d'armée, daté du quartier-général de Lesegno, où, après avoir

<sup>1</sup> Paysans piémontais et génois, armés en volontaires.

rendu hommage à la bravoure des troupes pendant le combat, il prend des mesures sévères pour rétablir la discipline : « Le général en chef voit avec horreur le pillage affreux auquel se livrent des hommes pervers qui n'arrivent à leurs corps qu'après la bataille pour se livrer aux excès les plus déshonorants pour l'armée et le nom français. » Suit l'énumération des mesures de répression : ordre à tous les officiers supérieurs d'établir la liste de conduite de leurs officiers et de destituer sur le champ et d'envoyer au château du fort carré à Antibes tout officier qui, par son exemple, aurait autorisé le pillage ; autorisation pour les divisionnaires de faire fusiller sur le champ « les officiers ou soldats qui, par leur exemple, exciteraient au pillage et détruiraient par là la discipline, mettraient le désordre dans l'armée et compromettraient son salut et sa gloire » ; ordre de destituer tout officier ou sous-officier qui, sans raison légitime, se trouvera absent du combat et d'envoyer son nom à son département, « afin qu'il soit flétri dans l'opinion de ses concitoyens comme un lâche » ; ordre de dégrader à la tête du bataillon tout soldat qui sera convaincu d'avoir manqué deux fois à un combat, de lui arracher son uniforme et de l'envoyer au delà du Var, « pour arranger les chemins, tant que durera la campagne », etc.

Deux jours après, transmettant au Directoire son rapport sur la bataille de Mondovi, Bonaparte, lui aussi, exaspéré du pillage, écrit ceci : « Le soldat, sans pain, se porte à des excès de fureur qui font rougir d'être homme... Je ramènerai l'ordre ou je cesserai de commander à ces brigands. »

Le 23 avril, La Harpe écrit à Bonaparte de Monte Barcaro :

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher général ; vos promesses sont bien consolantes : puissiez-vous les réaliser. Le général Mesnard vient de renvoyer la compagnie de grenadiers du 2<sup>e</sup> bataillon de la 99<sup>e</sup> demi-brigade ; elle était chargée de protéger les propriétés, et par ses propos, encourageait leur envahissement ; elle sera cassée et mise à la queue de la division. Un soldat est au conseil de guerre, et, j'espère qu'il sera fusillé aujourd'hui. Les officiers sont décidés à me seconder. Qu'il nous arrive du pain, et, à force de soin, je réponds de rétablir la discipline.

La Harpe parvient, en effet, par son énergie, à maintenir ses troupes. En dépit de tout, il marche, il combat, il remporte des succès, toujours à l'avant-garde, mais le service de l'armée reste des plus défectueux. Le 29 avril, il date de Crevenzano des réclamations nouvelles : « Il nous est arrivé une

ration de pain depuis quatre jours... La petitesse des bourgs, l'éloignement des moulins, nous mettent dans l'impossibilité de suffire par nous-mêmes à notre subsistance, quelque activité que nous déployions. Ayez pitié de nous, général. Je ne demande que des biscuits, des cartouches et des souliers... »

La disette se prolongea jusqu'au 9 mai, date de la signature de l'armistice avec le Piémont. Le cabinet de Turin abandonnait à l'armée française tout le matériel de guerre de l'armée piémontaise, des magasins considérables, bondés d'approvisionnements de tout genre et le libre usage des routes dans le pays occupé et jusqu'aux limites de la Lombardie. C'était l'abondance après la disette. Bonaparte l'annonçait à ses soldats dans la célèbre proclamation de Cherasco<sup>1</sup> : « Soldats, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont, vous avez fait 15 000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10 000 hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie ; vous égalez aujourd'hui par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain... Vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus ; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux... » Puis, après leur avoir montré la conquête de la Lombardie comme la prochaine récompense de leurs efforts, Bonaparte continue ainsi : « Amis, je vous la promets cette conquête, mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux... Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait que la loi de la force... Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers... Les pillards seront impitoyablement fusillés ; déjà plusieurs l'ont été ; j'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres. »

Quant aux brigands galonnés qui pillent dans les bureaux

<sup>1</sup> *Correspondance*. T. I, p. 218.

et affament le soldat, Bonaparte est impuissant à faire cesser leurs honteuses déprédations. Son frère Joseph est au nombre des ordonnateurs de l'armée. Quand, quelques semaines plus tard, Joséphine arrive à Milan, répondant aux appels passionnés de son jeune époux qui l'a sommée de le rejoindre au quartier général, ce sont les fournisseurs qui se chargent de subvenir à ses folles dépenses. Elle est accompagnée de M. Charles, un petit Parisien très amusant, alerte et vif, affublé d'un coquet uniforme de chasseur à cheval, qui se promène dans les rues de la ville et entre au palais qu'habite la générale quand Bonaparte en sort. Il est le lien entre Joséphine qui a toujours besoin d'argent et les fournisseurs qui ont toujours besoin de Joséphine. Quand Bonaparte en prend de l'ombrage et que M. Charles retourne à Paris, Joséphine le fait associer à la compagnie Bodin et lui procure ainsi une grande fortune dans les vivres <sup>1</sup>.

En vérité, si Bonaparte proscriit le pillage, c'est celui auquel le soldat se livre sans règle et sans mesure, celui qui débande les bataillons et met l'indiscipline dans les rangs. De l'autre, il se soucie peu. Puis il entend l'ordonner lui-même. Le jour même de la proclamation de Cherasco, il écrit au Directoire d'exiger quinze millions de « ces messieurs de Gênes » qui se sont conduits « d'une manière horrible » à l'égard de l'armée. Quelques jours après, il imposera deux millions de contribution au duc de Parme et écrit au Directoire de ne pas se hâter de faire la paix avec ce prince, « afin que j'aie le temps, dit-il, de lui faire payer les frais de la campagne, approvisionner nos magasins et remonter nos charrois à ses dépens ». Le 9 mai, il annonce de Plaisance au Directoire qu'il aura le plaisir de lui envoyer une dizaine de millions ; « cela ne vous fera pas de mal pour l'armée du Rhin ». Il stipule que le duc de Parme lui remettra « vingt tableaux, au choix du général en chef », et il a déjà demandé au Directoire de lui envoyer des commissaires capables de choisir ce qu'il y a de mieux dans les musées italiens.

A quel taux ces personnages commis à la rentrée du butin évaluaient leurs services et ce qui leur est resté aux doigts des millions acheminés sur Paris, nul ne l'a jamais su.

<sup>1</sup> Frédéric Masson, *Napoléon et les femmes*, p. 66.

(A suivre.)

Colonel SECRETAN.

